

ABONNEMENTS.

A Mexico..... \$ 2 00 par mois.
Hors de Mexico..... 2 50
Payables d'avance.
Les abonnements partent du 1er et du 16 de chaque mois.
Chaque numéro pris à part se vend 1 réal.

BUREAUX

No. Callejon del Espiritu Santo, 10.

LE TRAIT D'UNION

PARAIT TOUS LES JOURS.

le lundi excepté

POUR LES ANNONCES,

S'ADDRESSER

aux Bureaux du Journal

et à l'Agence Générale.

4, MIRADOR DE CALANEDA, 4.

Le Trait d'Union

INTERNATIONAL.

JOURNAL UNIVERSEL.

LES NOUVEAUX APOTRES DU PROGRÈS.

Nous empruntons au Courrier de la Gironde, l'article suivant, aussi spirituel que bien écrit:
Les journaux de Paris nous apprennent que dans la dernière séance de la salle du Pré-aux-Cleres, les apôtres du progrès et des améliorations sociales ont traité la question du mariage, c'est-à-dire la question de savoir si dans une société civilisée le mariage doit être ou ne pas être interdit. Une dame en lunettes a longuement parlé sur le sujet.

S'il faut dire notre pensée, nous trouvons que les réformateurs du Pré-aux-Cleres perdent en futilités un temps précieux. A quoi bon, par exemple, faire du mariage une question? Jamais discussion fut-elle plus inutile? Si nous vivions sous une loi qui obligeât les hommes à se marier à 30 ans et les demoiselles à 25 pour dernier délai, nous comprendrions que l'on se demandât s'il est conforme à l'intérêt social de vêtir une telle loi et de courber les volontés des citoyens et des citoyennes sous ce niveau inflexible. Alors le mariage s'érigerait de lui-même en question et tout le monde concevrait que les apôtres du progrès s'en vinssent discuter s'il y a lieu ou s'il n'y a pas lieu de perpétuer une législation aussi dure. En pareil cas, il y aurait véritablement une question à résoudre.

Mais dans l'état actuel des choses, nous prétendons qu'il n'y a pas même l'ombre d'une question, et que conséquemment les dames qui traitent un pareil sujet, avec ou sans lunettes, s'exposent à parler pour ne rien dire. Le mariage n'est point, en effet, une règle obligatoire comme la conscription; on n'est pas forcé d'être marié comme on est forcé d'être soldat. Chacun reste libre de disposer de sa personne. Ceux-ci se marient tôt, ceux-là se marient tard, d'autres ne se marient pas du tout, tous n'ayant d'autres guides que leurs goûts ou leurs convenances, leur calcul ou leur désintéressement, leur esprit ou leur sottise. Que veulent de plus les dames en lunettes?

Nous avons la liberté, pourquoi chercher à lui substituer une règle, c'est-à-dire des entraves? Supposons que les réformateurs de la salle du Pré-aux-Cleres et mesdames leurs épouses décident que le mariage est une institution incompatible avec le bien des sociétés, et abolissent le mariage; qu'arrivera-t-il? C'est qu'ils blesseront vivement le sentiment de ceux qui, ne partageant pas leur répulsion, se sont mis ou se mettraient en ménage en suivant la pente naturelle de leurs instincts. Si, au contraire, les réformateurs et leurs compagnes décident que le mariage est une institution obligatoire, qu'arrivera-t-il encore? Ce sera bien pire. Ils heurteront plus vivement, s'il est possible, les sentiments de ceux qui s'accoutument volontiers du célibat et ne sont pas pressés de paraître devant M. le maire. En un mot, leur réforme blessera tout le monde.

Nous ne saurions donc trop les engager à porter leur esprit de progrès ailleurs, et à nous laisser la liberté dont nous jouissons pleinement, de nous marier ou de ne pas nous marier selon notre bon plaisir. Les véritables questions sociales sont assez nombreuses sans aller imaginer des prétextes. Justement l'honorable M. Gagne fait partie de la société du Pré-aux-Cleres. On sait que pour détourner certains maux de notre état social, augmenter la somme de notre bien-être, et cimenter les principes de la vraie fraternité sur des bases désormais inébranlables, il a proposé l'anthropophagie, c'est-à-dire qu'il a émis la doctrine que les citoyens devaient se marier les uns les autres. Voilà une question réelle et vraiment digne de l'examen approfondi d'une assemblée de socialistes et d'humanitaires.

Personne dans l'état d'infirmité qui distingue l'économie de notre société, ne pouvant manger son semblable sans s'exposer aux foudres des procureurs impériaux et des jurés, c'est le cas de se demander si de pareilles rigueurs ne vont pas à l'encontre des fins glorieuses de l'humanité, et de mettre en vive lumière les bénéfices que ne manquerait pas d'encaisser la cause du progrès, le jour où les maris pourraient manger leurs femmes et les mères leurs enfants.

Il y a dans ces assemblées de la salle du Pré-aux-Cleres, des penseurs d'une grande autorité qui font honneur à leur pays et à leur siècle. Hier, une jeune personne y demandait l'abolition de Dieu. Aujourd'hui, une dame en lunettes y demande l'abolition du mariage. L'esprit de progrès n'y connaît pas de bornes, et toutes ces intelligences en s'y entrechoquant font jaillir d'innombrables étincelles. Il est évident que lorsque notre société fort décrépite, se sera rajeunie en perdant toute notion de la divinité et en brisant les liens de l'institution matrimoniale, pour peu que M. Gagne renonce à nous faire manger de la chair humaine et s'arrête à l'idée plus simple de nous faire manger du foin, le peuple français formera un magnifique troupeau de mâles et de femelles, sans précédent dans aucune civilisation. Nous ne voyons pas trop alors, ce qui pourrait s'opposer à ce qu'on proclamât d'ores et déjà les messieurs et les dames en lunettes de la salle du Pré-aux-Cleres, les vrais pionniers de l'avenir.

EMILE CAUET

EN ROI, S'IL VOUS PLAÎT!

Que va faire l'Espagne? La voilà maîtresse d'elle-même; son gouvernement n'est plus qu'un nom en blanc, et c'est encore le meilleur qu'elle ait eu jusqu'à présent. Cependant l'heure approche pour elle de prendre un parti. D'un côté la monarchie, de l'autre la république: que choisira-t-elle? Est-ce la monarchie? Mais pour une monarchie, il faut un monarque probablement; où pourra-t-elle le garder? Il y a là une question d'ordre européen et, puisqu'elle est pendante, nous demandons la permission de la traiter.

L'Espagne n'espère pas sans doute, dans l'hypothèse où elle voterait pour la monarchie, extraire de son propre sol la matière régnante, à moins qu'elle ne veuille encore essayer des Bourbons. Mais c'est précisément en haine des Bourbons qu'elle a fait son dernier prononciamiento. C'est au cri: A bas les Bourbons! qu'elle a expulsé Isabelle, et aujourd'hui, mentant à elle-même, mentant à sa révolution, à tout ce qu'elle a dit et fait depuis un mois, elle irait offrir la place toute chaude de la ci-

devant reine à un arrière-cousin d'Isabelle. A quoi bon déranger l'Espagne pour la reconclier dans son passé?

Si l'Espagne éprouve encore le besoin d'en revenir à la royauté, elle n'a d'autre ressource que de recourir à l'importation et de commander un monarque à l'étranger. Elle enverra sur toutes les places d'Europe des commis-voyageurs en royauté, munis de ses pleins pouvoirs et chargés de battre les antichambres des palais pour découvrir dans l'exédant de quelque dynastie prolifique un principicule à placer, un adolescent de bonne composition qui daigne consentir à faire le bonheur du peuple espagnol, au prix coûtant d'une liste civile.

Ces courtiers errants d'une nation souveraine, embarrassée de sa propre souveraineté, iront donc mendier de porte en porte, au nom de la fierté castillane, une tête à couronner pour l'Espagne; ils tendront humblement la main à l'Angleterre, au Portugal, à l'Allemagne, à l'Italie, un roi, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu! sans crainte d'essayer de tous les côtés des refus ou de subir des conditions plus humiliantes que des refus, jusqu'à ce qu'enfin ils rencontrent une maison souveraine assez charitable pour leur faire l'aumône de quelque cadet endetté, qui veuille bien régner sur l'Espagne pour échapper à la banqueroute.

Qu'il soit badois, bavarois, danois, suédois, n'importe, il arrivera un jour en franchise à la frontière, par le paquebot ou par l'express, avec une grammaire espagnole à la main, pour pouvoir saluer ses sujets dans la langue de leur pays. La population l'accueillera, nous n'en doutons pas, avec infiniment d'enthousiasme; on dessinera partout des arcs de triomphe sur son passage; les dames, à moitié pâmees d'émotion, lui jeteront, du haut de leurs balcons, des nuées de bouquets, et le jour de son entrée dans sa capitale, tous les bons bourgeois mettront des drapeaux à leurs fenêtres, ou illumineront, dans la soirée, la façade de leurs maisons... Et après?

L'Espagne croira peut-être avoir un roi à perpétuité. Elle en aura un effectivement, en ce sens qu'un François, ou qu'un Guillaume, ou qu'un Ferdinand plus ou moins chiffré, deux, trois, quatre, etc., prendra le nom de majesté et qu'il mettra son profil sur la monnaie. Mais l'Espagne aurait oublié qu'on ne fabrique pas un roi comme un meuble de garde-robe, qu'on ne l'improvise pas à volonté, pas plus par un coup d'assemblée que par un vote de plébiscite. Un roi doit toujours exister d'avance, en lui-même et par lui-même, parce que je ne sais quoi, prestige ou préjugé, comme l'on voudra, qui fait d'un homme autre chose qu'un homme, plus qu'un homme, pout la foule ignorante, le rendez-vous vivant de la partie de la nation pétrifiée au passé; on ne crée pas cet homme, on le reconnaît, voilà tout: il existe ou il n'existe pas, encore un coup, et quand il n'existe pas, on chercherait à tromper la superstition monarchique par un équivalent! L'Espagne pourra couronner cet à-peu près de roi tant qu'elle voudra, elle ne possédera pas un roi pour cela; comme la femme de la Bible, elle croira tenir Joseph et n'en tiendra que le manteau.

Et maintenant, comment régnerait ce prin-

ce accidentel, jeté, dans un caprice du sort, sur un trône exproprié de la veille par une révolution? Ah! sans doute, au premier moment, roi révolutionnaire, sacré par une insurrection de la liberté, il voudra faire honneur à son origine, il brûlera d'un amour d'autant plus ardent pour la liberté d'un peuple, que cet amour aura pour lui le charme de la nouveauté; il signera, les yeux fermés, toute constitution libérale qu'on présentera d'avance à sa signature; il jurera sur l'Evangile de la défendre jusqu'à son dernier soupir, et nous pouvons ajouter, tant nous avons bonne opinion de la nature humaine, même chez un homme qui n'est plus un homme par la fantasmagorie de sa position, qu'en jurant ainsi, il aura l'intention de garder son serment.

Où, mais quelle que soit sa bonne volonté, que pourra la bonne volonté de ce déclassé qu'on appelle un souverain, contre la domination irrésistible de sa situation? Sa qualité d'étranger le rendra d'abord suspect à l'Espagne, car l'Espagne ne professe pas précisément la religion de l'étranger; elle en a trop souffert pour n'avoir pas à cet égard un certain droit à l'hérésie. Aussi donc, ce qui fait la force d'un roi chez un peuple monarchique, c'est-à-dire son extrait de naissance, fera précisément la faiblesse du futur roi d'Espagne.

Ce n'est pas tout; il ne peut monter au pouvoir qu'à la condition de passer sur le corps de deux parties: le parti bourbonnien, le parti républicain, de régner sans eux, contre eux par conséquent, entre deux feux en quelque sorte, et de chercher en dehors de la nation du passé et de la nation de l'avenir une nation mitoyenne, la nation du quart d'heure, la nation au jour le jour, toujours dévouée au gouvernement qui dispose du budget et qui paie.

Le parti réactionnaire complètera dans l'ombre pour la restauration des Bourbons.

Quant au parti républicain, fort de son principe et de la logique de son principe, il dira toujours à l'accident couronné, qu'il regardera comme l'usurpateur de la souveraineté nationale: Le souverain qui vous a confié son mandat peut vous le retirer du même droit qu'il vous l'a confié; et au fond il ne devrait vous le confier qu'à temps; car une génération ne saurait enchaîner une autre génération. Il le dira et il le prouvera, pour quiconque sait comprendre un argument; et comme il aura légalement à son service, en vertu de la constitution libérale promise dès aujourd'hui à l'Espagne, la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté d'association, la liberté enfin, la liberté entière, il finira par entraîner de plus en plus l'Espagne intelligente, l'Espagne progressive, la véritable Espagne, en un mot, dans l'irrésistible attraction de la démocratie.

Que pourra faire une royauté ainsi suspendue en l'air entre ce qui fut et ce qui sera sans autre point d'appui que son fonctionnarisme? Respectera-t-elle la liberté? Mais la liberté la dévore; elle sentira bientôt que par le seul fait de la liberté, l'opinion passe, de jour en jour au parti de la démocratie, et, pour la retenir, elle cherchera sans doute à la désarmer hypocritement, sournoisement d'abord, sans songer que plus un roi veut désarmer l'opinion, plus

il l'irrite par sa violence ou par sa fourberie jusqu'à ce qu'enfin, de nature en nature à la constitution jurée, il en arrive à confisquer la constitution elle-même par le procédé connu d'un coup d'Etat.

Il trouvera en face de lui son parlement, répondra peut-être quelque pauvre affamé de monarchie. Eh oui! sans doute, mais combien faut-il à une compagnie de grenadiers pour faire sauter une représentation nationale par les fenêtres? Ainsi donc, une royauté d'occasion en Espagne, fût-elle la plus libérale du monde à l'origine, ne pourra régner sur l'Espagne que par l'annéa ou pour l'annéa. Et alors il n'y aurait plus pour le parti libéral qu'à émigrer en Turquie; le gouvernement supporterait encore agréablement la comparaison.

Nous concevions encore que ce fût là l'idéal de militaires élevés à l'école de Narvac ou d'O'Donnell; ces aventuriers du sabre ne voient dans une forme de gouvernement que les avantages qu'il procure, et ne l'estiment qu'en raison de ces avantages, et, à coup sûr, il y aura toujours, dans le système planétaire d'une camarille, des astres de second et de troisième ordre, des maréchaux, des chambellans, des écuyers, des cordons, des faveurs, des dotations. Si c'est pour rétablir, sous d'autres noms et avec d'autres titulaires, tous ces abus du régime bourbonnien que l'Espagne a renversé ce régime, que l'Espagne le dise, elle n'a plus besoin alors de quitter son souverain à l'étranger, elle n'a qu'à rappeler Isabelle.

La monarchie constitutionnelle ne saurait donc être une solution, elle ne peut être qu'une révolution ajournée. Que disons-nous? La révolution en permanence. L'Espagne aura une monarchie de nom, mais une république de fait, qui appellera ses présidents des rois par habitude, mais qui les changera tous les quinze ans en moyenne; seulement, cette république honteuse, au lieu de les élire à échéance régulière et dans la forme déterminée par la constitution, les laissera nommer au caprice du hasard, tantôt par une émeute de corps de garde, l'Espagne aura cru fonder la stabilité par la monarchie, et elle n'aura instauré en réalité, selon l'expression de Royer-Collard, que la périodicité de la tempête.

ERGINE PELLETAN.

DIX HUITIÈME AUX GAULOIS.

Paris, 9 Novembre

C'est la première fois, mes très chers frères, que je vous écris le dimanche. J'en demande pardon à tous les bons chrétiens, s'il en reste.

La sainteté du jour, le ciel gris, ces petits flocons de neige qui se changent en gouttes d'encre sur le pavé de mon faubourg, un feu de bois mouillé qui charbonne en pleurant, tout me porte aux réflexions mélancoliques. Je ne vous parlerai pourtant pas de la Toussaint: le thème est épuisé, grâce aux dioux, depuis mardi dernier. Laissons Godefroy Cavaignac dormir en paix, s'il en est capable sous ces monceaux d'immortelles qui étouffent le chef-d'œuvre de David. Laissons pleuvoir les oboles discrètes et tardives sur la tombe de l'homme et courageux Baudin.

FEUILLETON DU "TRAIT D'UNION."

NUM. 59.

MONSIEUR LECOQ

PAR EMILE GAHORIAU

DEUXIÈME PARTIE.

L'Honneur du Nom.

(SUITE.)

XIV.

— Mauvaise affaire pour lui, hazards un petit vieux.

— Tiens!... pourquoi donc?

— S'il est ruiné, comme on dit....

Les autres éclatèrent de rire.

— Ruiné!... M. Lacheneur! disaient-ils tous à la fois, quelle farce.... Il a beau faire le pauvre, il est encore plus riche que nous tous.... On sait ce qu'on sait.... Le croyez-vous donc assez bête pour n'avoir rien mis de côté, en vingtans!... Il en a placé, allez, de cet argent; pas en terres, parce que ça se voit, mais autrement.... Même il paraît qu'il volait M. le duc de Sairmeuse comme il n'est pas possible....

— Vous mentez!... interrompit Maurice indigné, M. Lacheneur quitte Sairmeuse aussi pauvre qu'il y était entré.

En reconnaissant le fils de M. d'Escoval, les paysans étaient devenus fort penauds. Mais lui, en intervenant, s'était enlevé tout

moyen de se renseigner. Il questionna, on ne lui dit que des banalités, des choses vagues. Le paysan interrogé ne répondit jamais que ce qu'il pense devoir être agréable à qui l'interroge; il a peur de se compromettre.

Ce fut une raison pour Maurice de hâter sa course quand il eut traversé l'Oiselle.

— Marie-Anne épouse Chanlouineau! répétait-il, c'est impossible! c'est impossible!...

XV.

Les landes de la Rèche, où Marie-Anne avait promis à Maurice de le rejoindre, doivent leur nom à la nature de leur sol âpre et rebelle.

La nature y semble maudite, rien n'y vient. La houe s'y détrempe contre les cailloux, le sable y défie les fumures. Si bien que la patience opiniâtre des paysans s'y est émoussée comme le fer des outils.

Quelques chènes rabougris s'élevant de place en place au-dessus des genêts et des ajoncs maigres attestent les tentatives de culture.

Mais le bois qui est au bas de la lande, prospère. Les sapins y poussent droits et forts. Les eaux de l'hiver ont charrié dans quelques replis de terrain assez d'humus pour donner la vie à des climatiques sauvages et à des chèvrefeuilles dont les spirales s'accrochent aux branches voisines.

En arrivant à ce bois, Maurice consulta sa montre. Elle marquait midi. Il s'était cru en retard et il était en avance de plus d'une heure.

Il s'assit sur un quartier de roche d'où il découvrait toute la lande, et il attendit.

Le temps était magnifique, l'air enflammé. Le soleil d'août, dans toute sa force, échauffait le sable et grillait les herbes rares des dernières pluies.

Le calme était profond, presque effrayant. Pas un bruit dans la campagne, pas un bourdonnement d'insecte, pas un frémissement de brise dans les arbres. Tout dormait. Et si loin que portait le regard, rien ne rappelait la vie, le mouvement, les hommes.

Cette paix de la nature qui contrastait si vivement avec le tumulte de son cœur devait être un bienfait pour Maurice. Ces moments de solitude lui permettaient de se remettre, de rassembler ses idées, plus éparpillées au souffle de la passion que les feuilles jaunies à la bise de novembre.

Avec le malheur, l'expérience lui venait vite et cette science cruelle de la vie qui apprend à se tenir en garde contre les illusions.

Ce n'est que depuis qu'il avait entendu causer les paysans qu'il comprenait bien l'horreur de la situation de M. Lacheneur. Précipité brusquement des hauteurs sociales qu'il avait atteintes, il ne trouvait en bas que haines, défiances et mépris. Des deux côtés on le repoussait et on le reniait. Traître, disaient les uns, voleur, criaient les autres. Il n'avait plus de condition sociale. Il était l'homme tombé, celui qui a été et qui n'est plus....

Un tel excès de misère impatientement supporté ne suffit-il pas à expliquer les plus étranges déterminations et les plus désespérées....

Cette réflexion faisait frémir Maurice. Rapprochant des cancanes des paysans, les paroles prononcées la veille à Escoval par M. Lacheneur, il arrivait à cette conclusion que peut-être cette nouvelle du mariage de Marie-Anne et de Chanlouineau n'était pas si absurde qu'il l'avait jugé tout d'abord.

Cependant, pourquoi M. Lacheneur donnerait-il sa fille à un paysan sans éducation?... Par calcul? Non, puisqu'il repoussait une alliance dont il eût été fier au temps de sa prospérité. Par amour-propre alors?... Peut-être ne voulait-il pas qu'il fût dit qu'il dût quelque chose à un genre....

Maurice éprouvait tout ce qu'il avait de pénétration à chercher le mot de cette énigme, quand enfin, au haut du sentier qui traverse la lande, une femme apparut: Marie-Anne.

Il se dressa, mais craignant quelque regard indiscret, il n'osa quitter l'homme des arbres.

Marie-Anne devait avoir quelque frayeur pareille, car elle courait en jetant de tous côtés des regards inquiets. Maurice remarqua, non sans surprise, qu'elle était tête nue... et qu'elle n'avait sur les épaules ni châle ni écharpe.

Enfin, elle atteignit le bois, il se précipita au devant d'elle, et lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

Mais cette main qu'elle lui avait tant de fois abandonnée, elle la retira doucement avec un geste si triste qu'il eût bien dû comprendre qu'il n'était plus d'espérer.

— Je viens, Maurice, commença-t-elle, parce que je n'ai pu soutenir l'idée de votre mariage.... Je n'ai pu en concevoir la

confiance de mon père.... Il a été obligé de sortir, je me suis échappée.... Et cependant je lui ai juré, il n'y a pas deux heures, que je ne vous reverrais jamais.... Vous l'entendez: jamais.

Elle parlait vite, d'une voix brève, et Maurice était confondu de la fermeté de son accent.

Moins ému, il eût vu combien d'efforts ce calme apparent coûtait à cette jeune fille si vaillante. Il l'eût vu à sa pâleur, à la contraction de sa bouche, à la rougeur de ses paupières qu'elle avait vainement baignées d'eau fraîche, et qui trahissaient les larmes de la nuit.

— Si je suis venue, poursuivait-elle, c'est qu'il ne faut pas pour votre repos et pour le mien, il ne faut pas qu'il reste au fond de votre cœur, l'ombre d'une pensée d'espérance.... Tout est bien fini, c'est pour toujours que nous sommes séparés.... Les faibles seuls se révoltent contre une destinée qu'ils ne peuvent changer; résignons-nous.... Je voulais vous voir une dernière fois et vous dire cela.... Ayez du courage, Maurice.... Partez, quittez Escoval, oubliez-moi....

— Vous oublier, Marie-Anne! s'écria le malheureux, vous oublier!...

Il chercha le regard de son amie, et l'ayant rencontré, il ajouta d'une voix sourde: — Vous m'oubliez donc, vous?...

— Moi, je suis une femme, Maurice.... Mais il l'interrompit.

— Ah! ce n'est pas là ce que j'attendais, prononça-t-elle. Pauvre fou!... Je m'étais dit que vous sauriez trouver dans votre cœur de